

François Turcot, Valérie Bourdon, Marc-Antoine K. Phaneuf
Sébastien Dulude

Numéro 152, hiver 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70581ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dulude, S. (2013). Compte rendu de [François Turcot, Valérie Bourdon, Marc-Antoine K. Phaneuf]. *Lettres québécoises*, (152), 40–41.

☆☆☆☆

FRANÇOIS TURCOT

Mon dinosaure

Chicoutimi, La Peuplade, 2013, 188 p., 23,95 \$.

Memento quia pulvis es

Nouvelle facture visuelle chez la toujours élégante Peuplade, qui confiera désormais ses couvertures à un artiste en résidence durant un an, à laquelle bonne nouvelle correspond la publication d'un quatrième recueil de poésie de François Turcot, auteur-phare de la jeune maison d'édition.

Turcot, prix Émile-Nelligan 2009 pour son recueil précédent, donne à lire un ouvrage extrêmement bien construit, d'abord déboussolant par ses très nombreux poèmes, souvent brefs, mats, comme secs, disparates à première vue, mais qui s'attachent progressivement les uns aux autres. Bientôt, on décèlera la méticuleuse paléontologie de leur écriture et on laissera l'auteur dresser l'inventaire de ces petites pièces de mémoire sous nos yeux.

Il faut naviguer dans ce livre, s'arrêter, scruter autour pour s'orienter, quitte à revenir en arrière par moments. C'est presque inévitable lorsque notre lecture parvient à « Un fil rouge », section pivot où le père apparaît comme narrateur, dans une lettre qui raconte comment celui-ci avait entrepris d'écrire un livre autobiographique pour son fils, le *Livre d'heures*, qui s'est perdu. Partant, le fils écrira sa propre version de ces histoires restées inédites, qu'il nommera « Préhistoires » (la section qui suivra), tandis que le père racontera à son fils « une cinquantaine d'épisodes, dans ce fouillis rappelant que l'histoire ne se fait qu'avec des parcelles » (p. 91). Ces épisodes, il est impossible de ne pas les associer à la section précédente, « Six semaines avant les ombres », dans laquelle des poèmes numérotés de 50 à -1 défilent, petites pièces sculptées d'une main à la fois sûre et approximative.

« ce legs désormais inversé »

Ce travail de mémoire laisse paraître un certain sentiment de dette à travers l'ouvrage. Événement foudroyant, l'extinction du père aura fait exploser le temps, alors que l'homme avait toujours semblé immuable : « je ne l'ai jamais comparé à un animal changeant » (p. 147). De ce temps désormais figé, on ne peut plus que remonter vers l'arrière pour lui assurer une suite, démarche fondamentalement inachevable, faite de silence, de morceaux et de fiction :

Remonter un dinosaure, le sortir des sols, c'est spéculer sur son époque oubliée, la couleur de sa peau ou ses habitudes alimentaires, passer des petits bâtons dans ses ossements, pour le faire tenir faussement debout, comme avant le météore, la fin des temps, sa pluie aveuglante de poussières. (p. 76)

Si la matière à mémoire, tout au long de l'ouvrage, est friable, volatile, la dernière section en révélera un précipité plus dense, plus organique également. C'est ainsi que l'on découvre, au fond du livre, « La boîte à baleines », coffre de souvenirs unissant père et enfant, épargné par l'usure du temps. Ceux-ci, manifestement marquants — dont un épisode



FRANÇOIS TURCOT

de quasi-noyade —, auront soudé les corps du père et du fils et, ce faisant, la mémoire : « à l'air libre son visage époumoné — dans le mien » (p. 154), mais il ne s'agira jamais que de bribes, car « on ne fait pas le tour d'un homme — avec sa main » (p. 167).

Mon dinosaure propose une expérience de lecture forte, borgesque d'une certaine façon, où la forme, robuste et exigeante, se conjugue à un propos aussi humble que sensible, terré dans la conscience de la volatilité des choses et de leur mémoire.

☆☆☆☆ ½

VALÉRIE BOURDON

Stand by

Montréal, Triptyque, 2013, 76 p., 16 \$.

Souvenirs carreatés

Heureuse découverte que ce premier recueil de Valérie Bourdon, où j'ai été touché par la voix adulte d'une petite fille qui adorait son père à lui faire « bye-bye pendant dix minutes » (p. 23) lorsqu'il partait travailler avant le lever du jour.

Adulte, la fille cherche à tisser ses souvenirs du père dont la mort est annoncée, cherche à se lier à lui de nouveau. L'auteure y parvient fort bien, au moyen d'une prose aux images limpides, d'une écriture-courtepointe patiente mais toujours fraîche.

Au cœur de la distance qui les sépare, un double sens au titre émerge, *stand by* comme le désir de voir le père se tenir là, tout près, pour pouvoir le tenir, le retenir de partir ; *stand by* comme l'attente dans ce désir, dans ce manque, comme « des pellicules photo jamais développées [qui] me montrent ta transparence » (p. 28).

Les souvenirs s'attachent ainsi à divers objets, coffre à outils, bottes, gallons d'huile, caisses de bière, mais surtout à certains vêtements, dont les tissus appellent à la réflexion sur la filiation, sur les liens, ceux de la fille avec son père, mais aussi ceux qui transitent par la mère et encore ceux, modestes, racontés par le père ou imaginés par sa fille. Ces objets viennent fixer l'affection ressentie, qui semble difficile à se manifester mutuellement, difficulté alourdie par la distance d'un père silencieux (« Barbe rèche, baisers d'écorce, mots obscurs » [p. 38]),



VALÉRIE BOURDON



souvent replié dans la cave de la maison, ou alors travaillant de nuit, laissant la fille seule avec ces objets, un contact pourtant vivide : « Si je ne tenais pas leur mince coton entre mes doigts quand je les plie, je ne saurais pas comment t'aimer. » (p. 25)

La distance se manifeste même auprès de lui, comme dans un épisode en forêt où son « Nous autres on est jusse icitte » (p. 32) signifie d'abord sur le papier de la carte. Mais ces mots laconiques sont parfois le théâtre d'un sentiment puissant, partagé dans un espace tiers, chéri par la mémoire :

Elle a les mains chaudes chaudes chaudes, avait-il dit pour lui-même, une fois, en m'accueillant dans le portique. [...] Il avait mis cette phrase entre nous comme un repas à partager, pour qu'on s'en nourrisse tous les deux. C'était une phrase qui nous aimait. (p. 40)

Thème délicat dans un contexte familial, l'alcool est évoqué çà et là, et avec plus d'intensité en fin de recueil, il accompagne souvent cet homme secret qui semble prédestiné à brûler. Mais quelle que soit la maladie dont il semble incurablement atteint, jamais le père ne pose de regard autre qu'admiratif et aimant.

Valérie Bourdon possède une écriture aussi nette que délicate, jamais mièvre et belle comme une vieille chemise. J'ai lu ému ces poèmes d'amour sans effusion inutile, adressés à la mémoire d'un homme, avec ses grandeurs vues par des yeux d'enfant, et ses misères qu'un père peut vouloir garder pour soi.

☆☆ ½

MARC-ANTOINE K. PHANEUF

Cavalcade en cyclorama

Montréal, Le Quartanier, coll. « Série QR », 2013, 74 p., 15,95 \$.

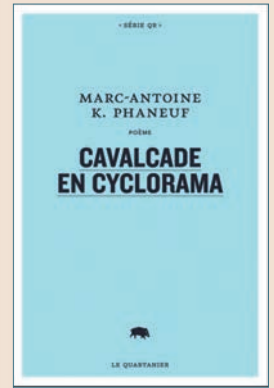
Trois p'tits chats...

À chaque livre son outil pour l'ouvrir, le découvrir. Dans le cas de *Cavalcade en cyclorama* de Marc-Antoine K. Phaneuf, l'humour et une sensibilité à l'art conceptuel en seraient probablement les clés les plus utiles pour apprécier ce « poème idiot » (quatrième de couverture).

Avec ce troisième ouvrage, K. Phaneuf poursuit son travail de « mise en liste » du langage, amorcé plus spécifiquement avec *Téléthons de la Grande Surface* (Le Quartanier, 2008) qui alliait profusion de références culturelles et humour. Ici, l'effet de nouveauté est



MARC-ANTOINE K. PHANEUF



nécessairement moins grand, mais là n'est pas ce qui me chicote le plus avec cette nouvelle pièce de littérature.

Je suis sans doute mal à l'aise avec l'idée de publier le résultat d'une résidence-performance, réalisée au centre d'artiste rouynorandien L'Écart, durant laquelle le texte a été écrit. Je mentionne d'emblée que l'intérêt de la dimension performative de la création de l'œuvre m'apparaît indéniable. K. Phaneuf a ainsi écrit, en huit jours, ce long poème formé d'associations libres et loufoques, dont voici un extrait tiré parfaitement au hasard :

un suit de chasseur, tirer un orignal, un gros buck, un bock de bière, les tavernes où le bock est encore à 1,75 \$, Taverne Rancho à Tétreaultville, Christian Tétreault qu'on n'a pas vu depuis un crise de boutte, hein ?, L'épicerie en folie, faire l'épicerie sur le Prozac, avoir les munchies, bouffer une poutine à 3h du mat, La Banquise (p. 33)

L'exercice est aussi simple à comprendre qu'exigeant à réaliser. Voilà bien son intérêt : le *faire*, fournir l'effort mental pour relier toutes ces idées, utiliser toutes les ressources de sa culture. Mais encore ? Une fois la performance terminée, le concept apprécié, que reste-t-il dans ce livre, pourquoi même le lirais-je ? (Peut-être pour voir si mon nom y est mentionné.)

L concept d Jrusalm

J'ai ce fantasme qu'il y ait un « e » caché quelque part dans *La Disparition* de Perec, dont on n'aurait jamais relevé l'existence, ce qui signifierait que personne n'a jamais lu le livre en entier. Mais on peut lire *La Disparition*, je suppose, et on peut lire *Cavalcade en cyclorama*. Comme on peut connaître le Cyclorama de Jérusalem à Sainte-Anne-de-Beaupré. On peut l'avoir pris en photo chaque été en se rendant au Symposium d'art contemporain de Baie-Saint-Paul. On peut avoir déjà croisé Marc-Antoine K. Phaneuf à Baie-Saint-Paul, etc. Ces choses se peuvent.

Et on peut être touché par la filiation de la performance avec celle de Marina Abramović (*Freeing the Memory*, référence généreusement fournie en paratexte), on peut trouver qu'elle formule une critique de notre époque culture de masse-internet-n'importe quoi, on peut apprécier sa contribution à la grande question « qu'est-ce que la poésie ? » et on peut rire, par moments, comme ici : « *Le bathyscaphe*, le journal publié par L'Oie de Cravan, Arthur Cravan, un auteur-lutteur, *Le combat des livres* » (p. 66). Non ? Ici, peut-être : « les gens qui disent "spégatti", Arturo Gatti, la blonde d'Arturo Gatti qu'on ne sait pas si elle l'a tué » (p. 23).

Je suppose que tout ça est possible. Pour ma part, j'aurais préféré aller déranger K. Phaneuf pendant qu'il écrivait à Rouyn-Noranda. (Si je suis mentionné quelque part dans le livre, m'écrire svp, j'ai pu avoir manqué une page ou deux.)